

OT L'UNAL
916
1884

N° 7

— Dimanche, 26 octobre 1884 —

10 Centimes

LYONNAIS SOCIALISTE

Organe hebdomadaire
DES TRAVAILLEURS
de la région de l'Est



ADRESSER les correspondances, manuscrits et communications diverses au citoyen BROGNOT, secrétaire de la rédaction, rue de Soze, 27.

Les annonces et les abonnements sont reçus par le citoyen PAYAN, secrétaire de l'administration, rue Masséna, 73.

Abonnements { Un mois » 50^c
Trois mois 1^{fr.} 50^c
Un an 6^{fr.} »

Lire à la page: *Lessivage hebdomadaire.*

SINISTRES FARCEURS

Ah ça! pensent-ils avoir affaire à une collection d'imbéciles, ces 44 enquêteurs?

Leurs délégués à Anzin — des extrêmes-gauchers, disaient, il y a quelques jours, aux mineurs:

« Votre visite n'aura pas pour résultat de changer immédiatement la face des choses, il faut un certain temps, etc., etc. »

Ainsi, c'est entendu, ouvriers sans travail, vous manquez de tout, même de pain; la faim, l'horrible faim vous tord les entrailles, attendez, patience! Messieurs de l'extrême-gauche vont mettre le pot au feu, mais — il faut un certain temps... Quelle amère ironie!

Sinistres farceurs! croyez-vous donc que nous ne voyons pas clair dans votre jeu? Croyez-vous donc que nous ne comprenons pas qu'en demandant encore du temps vous nourrissez l'horrible espoir de voir avec le temps disparaître la misère à mesure que la faim décime les travailleurs.

Ah! puisse au moins l'égoïste et cruelle conduite de nos gouvernants, durant cette crise, ouvrir enfin les yeux aux camarades hélas! trop naïfs qui, jusqu'à ce jour, ont eu quelque confiance dans le parlementarisme.

Et, qu'était-il besoin d'enquête? C'est le problème de la faim qui se pose aujourd'hui comme en 1848, comme en 1848; comme il s'est posé, du reste, à bien d'autres époques et comme il se posera périodiquement tant que durera l'ordre capitaliste.

Les travailleurs manquent de tout, ils sont dans le plus complet dénûment parce qu'ils n'ont pas les moyens de consommer. La seule manière d'atténuer leur misère est donc de leur fournir les moyens de consommer, c'est-à-dire de l'argent.



Il faut un certain temps disent les enquêteurs. En faut-il donc tant que cela?

Le gouvernement provisoire de 1848 — que je ne donne pas comme modèle, on le pense bien — rendit 143 décrets en 40 jours, soit près de 4 décrets par jour. Sans être aussi laborieux que leurs frères aimés, nos députés pourraient bien en un seul jour donner satisfaction aux réclamations qui leur ont été faites durant leur enquête. En effet, les demandes

des travailleurs qui sont allés déposer devant la commission d'enquête peuvent se résumer ainsi: 1° un soulagement immédiat à la misère, 2° mesures préventives contre le retour des crises.

Or, on trouve de l'argent pour indemniser les actionnaires des compagnies de chemins de fer en déconfiture, on en trouve aussi pour indemniser les cultivateurs lorsque la grêle détruit leurs récoltes ou que l'épizootie débâte leurs bestiaux; en en doit trouver pour indemniser les travailleurs victimes des crises industrielles.

Par conséquent, et nos gouvernants ne feront rien d'efficace en dehors de cela, comme première mesure: indemnité de chômage donnée aux ouvriers sans travail. Et, pour prévenir ou du moins atténuer les crises à venir: réduction de la journée de travail à huit heures, salaire égal pour les travailleurs des deux sexes, interdiction du travail des enfants et défense aux employeurs de faire travailler des étrangers à un prix inférieur à ce lui des ouvriers français.

Toutes ces mesures peuvent se prendre facilement et promptement. S'en occupera-t-on en haut lieu? — Je n'en ai guère l'espoir. — Cependant, malgré ce peu d'espoir, nous sommes encore obligé de nous en tenir, dans nos relations avec nos gouvernants, à ces réclamations anodines parce que les désastreux résultats de la société capitaliste ne s'étant pas fait sentir d'une manière générale, la situation n'est pas mûre pour la révolution.

Mais n'oublions pas, travailleurs, tout en harcelant la bourgeoisie de nos incessantes réclamations, tout en cherchant à lui arracher quelques bribes du bien-être dont elle nous a spoliés; n'oublions pas que le but de nos efforts, en dehors duquel il n'y aura jamais, il ne peut y avoir d'émancipation vraie pour nous, doit être l'abolition de la propriété individuelle et la constitution d'une société basée sur la justice et l'égalité. En attendant cette ère

nouvelle si désirable, préparons-nous, car en même temps que progresse le machinisme, progresse aussi la misère, et le jour n'est peut-être pas éloigné où il nous faudra donner le grand coup de balai révolutionnaire et libérateur.

JUST.

Lettre parisienne

Ce n'est pas seulement l'industrie qui subit une crise, mais encore l'agriculture; et pour celle-ci on vient de faire les frais d'une interpellation spéciale qui n'a pas eu de peine à atteindre zéro comme résultat. Si la critique socialiste, en démontant méthodiquement le mécanisme du mode capitaliste de production a dévoilé la cause des crises industrielles, elle n'avait pas attendu jusqu'à ce jour pour voir, pour annoncer le sort réservé à l'agriculture par l'évolution économique moderne.

Alors que dans le camp républicain bourgeois on en était encore à porter dévotement aux nues le morcellement du sol et la petite culture paysanne qui en est la conséquence, les écrivains socialistes signalaient le danger, en se basant sur les phénomènes avant-coureurs, en montrant les débuts de la concurrence américaine par laquelle nos dirigeants sont, aujourd'hui, pris au dépourvu. Ces profonds politiciens et leur suite de journalistes fermaient les yeux, faisaient la sourde oreille. Quand par hasard ils voulaient entendre, c'était prétexte à rééditer quelque niaiserie bien usée sur les chimères du socialisme; si leurs objections, en effet, n'ont guère été variées, elles ont, en revanche, toujours été mauvaises.

Leur grand argument consistait à nous menacer des fourches rurales. Nous avons eu beau répéter que pour l'expropriation du petit propriétaire individuel nous ne comptons ni sur la persuasion ni sur la violence, que cette expropriation serait l'œuvre des faits, nos adversaires ont continué à brandir leurs fourches de rhétorique; les socialistes ne s'en portent pas plus mal, mais ce sont les cultivateurs qui ne vont pas trop bien.

Comment remédier à cette situation? Il s'est tout de suite rencontré des malins pour emprunter son procédé à cet excellent Calino. Embarrassé par la terre sortie d'un fossé, Calino ordonna de creuser un trou à côté et de la mettre dedans.

Leurs procédés routiniers et leur outillage défectueux ne permettant pas à nos paysans de livrer leurs produits à aussi bon marché que l'Amérique nous fournit les siens, certains nicodèmes parlementaires demandent de surcharger de taxes les produits étrangers. Mais, comme

ils consomment du pain et de la viande et qu'ils emploient des gens en consommant, ceux qui, en qualité de producteurs, pourraient de la sorte vendre leurs produits plus cher, les payeraient également plus cher en qualité de consommateurs directs ou indirects. En définitive, il y aurait surtout surcroît d'exploitation au préjudice des ouvriers dont on s'efforcerait de maintenir les salaires au taux actuel, quoique ce taux ne correspondît plus qu'à une puissance d'achat moindre.

Quant aux agriculteurs, ils ne tarderaient pas à s'apercevoir que cet expédient est à peu près aussi efficace pour leur salut que l'a été la menace des fourches contre la réalisation des prédictions socialistes. Il ne leur reste qu'une ressource, c'est de recourir au système des grandes exploitations. Mais avec le machinisme et ses combinaisons de travail, avec la transformation capitaliste que leur application à l'heure présente entraîne, c'en est fait de la petite propriété rurale, et le paysan petit propriétaire, « le rempart de la vieille société disparaîtra remplacé par le salarié, par le prolétaire agricole. La production agricole, sur la base de la grande industrie, aura les résultats que nous constatons dès aujourd'hui dans la production industrielle. Là comme ailleurs l'appropriation capitaliste aboutira aux perturbations économiques, à la dilapidation des forces productives, en particulier, à l'épuisement du sol, à la misère et à l'oppression des travailleurs, jusqu'au moment où, à la répulsion croissante, par les forces productives modernes, du mode d'appropriation privée, s'ajoutera l'expropriation par le prolétariat maître du pouvoir et exerçant sa dictature révolutionnaire, de la caste aux mains de laquelle, à cette heure, cette appropriation s'effectue.

Gabriel DEVILLE.

Nos souvenirs

31 octobre 1870 — Blanqui à l'Hôtel-de-ville. Grâce aux tiffailleurs de Flourens, il échappa des mains des sacristains du 17^e bataillon — faubourg St Germain — et peut prendre part à la délibération avec Flourens, Delescluze, Millière, Ravvier et Motta, pendant que Jules Ferry, sur la place, cherchait à enfoncer une des portes du palais. On sait le reste.

Aussi, dès le 3 novembre suivant, Blanqui pouvait intituler son article, dans la *Patrie en danger*:

Condamnation à mort de la République!

recouvrer de mauvaises dettes (6).

Ces misères individuelles et sociales, pour grandes et innombrables qu'elles paraissent, s'évanouiront comme les hyènes et les chacals à l'approche du lion quand le Proletariat dira: « Je le veux. » Mais pour qu'il parvienne à la conscience de sa force, il faut que le Proletariat foule aux pieds les préjugés de la morale chrétienne, économique libre penseuse; il faut qu'il retourne à ses instincts naturels, qu'il proclame les Droits de la paresse, mille et mille fois plus nobles et plus sacrés que les phthiques Droits de l'homme, concoctés par les avocats métaphysiciens de la révolution bourgeoise; qu'il se contraigne à ne travailler que trois heures par jour, à fainéanter et à bombancer le reste de la journée et de la nuit.

Jusqu'ici ma tâche a été facile, je n'avais qu'à décrire des maux réels bien connus de nous tous, hélas! Mais convaincre le Proletariat que la morale qu'on lui a inoculée est perverse, que le travail effréné auquel il s'est livré dès le com-

(6) La Justice de M. Clémenceau, dans sa partie financière, disait le 6 avril: « Nous avons entendu soutenir cette opinion, que, à défaut de la Prusse les milliards de la guerre de 1870 eussent été également perdus pour la France et ce sous forme d'emprunt périodiquement émis pour l'équilibre des budgets étrangers; telle est également notre opinion. » On estime à cinq milliards la perte des

LESSIVAGE HEBDOMADAIRE

Brialousarderies

Attention! glissez tous de l'œil gauche, collez l'autre à ma lanterne magique et pis, reluquez bien: tenez, cette place oùs qui a onze arbres, c'est la place du Mont-sauvage à droite, ce monument sombre, ça s'appelle la tour Pitrat; au milieu (de la place) ces quatre marmots qui font un rond en piaulant:

Rondin, pivotin,
La Marie a fait son pain
Pas plus gros que son levain,
Piiiiii!

eh bien! c'est des futurs défenseurs de la patrie que je connais pas; à côté d'eusses, ces galavars qui jouent à la couronne tombante, c'est des connaissances à moi; même que ce grand efflanqué comme une canne à tordre, qui mesure au moins une aune et quart depuis la semelle des poturons jusqu'à la racine des cressons, c'est un intime; puis à l'écart, cet homme à l'aspect rébarbatif, fixant mon intime et dardant sur lui les feux de ses prunelles sombres, c'est... — Assez! assez! — que je vous entends tous grogner. Vous vous demandez si Jean veut vous la faire à la Bonson qui déraile? non, mes bichons! trêve de balançoires, voilà du sérieux explicatif: i' faut vous dire d'abord que ce que je viens de vous narrer, ça se passait en 1869; la canne à tordre (tant pis pour ceux-là qui sont pas canut, i' doivent rien y comprendre), c'était moi, à l'âge tendre de douze printemps; l'homme qui me fixait de sa prunelle sombre, qui se... c'était papa Charretier, lequel s'avantant couronnaient derrière moi l'administrateur en éperon dans le département du Bas-Rhin, comme on disait avant l'annexion, puis, me saisissant par la main, il me fit prendre au pas gymnastique le chemin de la piele, me promettant, avec force gestes éloquentes, une large trivaste à l'arrivée; tout en preurnichant, je me laissais trainer lorsque soudain je subis un brusque arrêt; je levai la tête pour me renseigner sur la nature de l'obstacle qui avait arrêté l'élan de papa Charretier et j'aperçus devant moi un grand corps de cinq pieds cinq pouces, supportant une tête carrée surmontée elle-même d'une tignasse forte, rousse, mal peignée et agrémentée d'une moustache formidable qu'aurait envié un grognard de la vieille garde, le tout surporté par des abatis bien développés. Il serra fortement

mencement du siècle est le plus terrible fléau qui jamais ait frappé l'humanité, que le travail ne deviendra un condiment des plaisirs de la paresse, un exercice bienfaisant à l'organisme humain, une passion utile à l'organisme social que lorsqu'il sera sagement réglementé et limité, à un maximum de trois heures par jour, est une tâche ardue et au-dessus de mes forces; seuls des physiologistes, des hygiénistes, des économistes communistes pourraient l'entreprendre. Dans les pages qui vont suivre, je me bornerai à démontrer qu'étant donnés les moyens de production modernes et leur puissance reproductrice illimitée, il faut mater la passion extravagante des ouvriers pour le travail et les obliger à consommer les marchandises qu'ils produisent.

Paul JAFFARD.

(A suivre).

capitiaux anglais dans les emprunts des républiques de l'Amérique du Sud. — Les travailleurs français ont non seulement produit les cinq milliards payés à M. de Bismarck; mais ils continuent à servir les intérêts à l'indemnité de guerre aux Ollivier, aux Girardin, aux Bazaine et autres porteurs de titres de rente qui ont amené la guerre la déroute. Cependant, il leur reste une fiche de consolation: ces cinq milliards n'occasionneront pas de guerre de recouvrement.

FEUILLETON

LE DROIT A LA PARESSE

Refutation du « Droit au Travail » de 1848.

Des milliers d'hommes jeunes et vigoureux ont rougi de leur sang les mers, pendant les guerres coloniales des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Les capitaux abondent comme les marchandises. Les financiers ne savent plus où les placer; ils vont alors chez les nations heureuses qui lézardent au soleil en fumant des cigaretttes, poser des chemins de fer, ériger des fabriques et importer la malédiction du travail. Et cette exportation de capitaux français se termine un beau matin par des complications diplomatiques; en Egypte, la France, l'Angleterre, l'Allemagne étaient sur le point de se prendre aux cheveux pour savoir quels usuriers seraient payés les premiers; par des guerres du Mexique où l'on envoie des soldats français faire le métier d'huissiers pour

l'une des menottes à papa en lançant un *ga roulé, ma vieille?* bien accentué. — Pas mal, répondit l'auteur de mes jours, et toi? — Bien, merci, mais c'est ton rejeton, ça? et il me donna une tape amicale sur la joue. — Oui, gémit celui de qui je porte le nom, puis, s'adressant à moi: Jean, dis bonjour au citoyen Bri-alou. — Bon jour, citoyen Piègealou. — Pif! une claue: Bri-alou! que reprend mon père. — Salut, citoyen Briiiiiise se lou lou, que je reprends en gueulant. — Paf! je reçois une seconde ta-loche bien appliquée qui me fait voir plusieurs chandelles; mais je les méritais bien toutes deux, car je venais d'écorcher irrévérencieusement le nom d'un futur député.

Tu t'étonneras pas que je lessive aujourd'hui sur ton dos, après m'avoir causé une pareille aventure; pourtant, vas pas croire, mon vieux t'ami, que c'est pour me venger que je vas dire ce que je pense sur ton compte; et la preuve que je t'ai pardonné, c'est que je parlerai pas du manipulé électoral municipal de 1870, où t'étais mêlé et le *Salut-public* aussi qui te gobais pas mal dans ce temps. Je veux pas non plus te demander comment ça s'est passé à la Cruille, le 30 avril, ni ce que t'y étais allé faire; t'as pas la hantise de me dire de quel côté de la barricade tu te trouvais: je veux pas savoir si c'était du côté d'Andrieux, Valentin et leur clique ou bien du côté de Brugnot et des zigis, parce que tu serais obligé de me dire la vérité, toi qui mens jamais.

69, 70, 71, c'est loin, c'est l'époque où tu boffrais deux soupes par jour, l'une matin, l'autre soir, séparées par un barbotin de pommes de terre que tu dégustais à midi. Ça valait pas les huitres, hein? mais c'était pas si dur à digérer, dis voir, ma vieille branche?

Donc, pour liquider le passé éloigné, disons que t'as été un lascar chouette, en 69, tu t'as pas laissé ébranler par les négrociants; sans toi, peut-être que les pauvres français de taffetiers se seraient laissés empaumer. Aussi, tonnerre de bois! i'-z-ont bien fait de te nommer, en 83, leur député; depuis douze ans que tu te remémoris, ils pouvaient croire que t'avais fait des tas de provisions d'énergie et de savoir; mais t'allais te conduire avec les députés comme avec nos piqueurs d'once. Mais, tu tu tu... v'là que t'as flanché et, aujourd'hui, j'ai droit de gonfler parce que t'as pas fait assez de pet et que t'as pas débité ce qui fallait, mon pauvre camarade: tu t'es laissé rouler, et par contre, c'est nous qui sommes ratiboisés.

Voyons! c'est pas guère posse que t'as pas encore compris que tes collègues sont des chenapans qui veulent pas le bonheur du pauvre monde; tu dois bien savoir, à présent, qu'i'gueulent *liberté, égalité, fraternité*, rien que pour nous étourdir, espérer nous faire oublier que, ni nous, ni la fin, ni les mioches ont rien dans le nez; toi, tu jurais d'i'-z-y dire combien les mots, même les grands, sont peu nourrissants. Tu ignores pas que le bistandaque-pan est arrêté et que par conséquent le buffet vide, tandis qu'en France i' a de quoi boulotter pour tous, et même pour ceux qui sont pas députés.

Je devrais pas avoir besoin de t'apprendre que le libre-échange, la protection, les octrois, le système d'impôts, etc., c'est tous des couennes pisque si, à libre-échange, nous travaillons un tout petit peu, à Lyon (ou dans le Dauphiné), les copains de Lille, de Reims, de Roubaix, de Rouanne et d'ailleurs sont sans turbin; si, au contraire, i' a protection, c'est à Lille, Rouanne, etc., etc., que ça turbine un brin, et à Lyon que nous boulottons de la vache enragée. Si on protège les blés français, nous payons le bricheton quatre sous et demie la livre, tandis que si les blés étrangers rentrent franc de port, v'là les pézenas qui gueulent (et i'-z-ont raison) qui peuvent pas lutter, qui leur est impossible d'acheter les impôts, et i' s'abrivent tous à la ville chercher de l'ouvrage, et hardi! v'là les façons qui diminuent parce qu'i' a trop d'ouvriers. Si tu dis pas que tout ça c'est la vérité, vrai! tu écopes des oreillons.

Eh ben! alors, pourquoi diable que tu vas faire l'âne avec Ferry pour réclamer le libre-échange sur l'air des lampions, après toutes les grosses légumes lyonnaises (melons, poireaux, etc.) c'est pas difficile pourtant de comprendre que piss qu'i' demandent ça, ça peut rien valoir pour nous.

Y a une chose qui me pèse sur le cœur; i'

faut que je me débarrasse. Dis-moi voir pour quoi que dans la réunion, au dôme, tu as dit qui fallait briser le traité de Francfort à coups de canon? Voudrais-tu la guerre, toi aussi? Est-ce que t'aurais envie de recommencer 70-71? Est-ce que Dérulède-crétin t'aurait embauché dans sa clique? Je peux pas croire ça! ta langue t'aura fourché: tu voulais pas dire une chose pareille? Ça serait trop épatant que le seul député ouvrier socialiste ne trouve pas d'autre remède à la crise que d'inviter les travailleurs français à s'entregorger avec les travailleurs allemands.

Tu sais? Charretier est révolutionnaire. Toi, tu l'es pas, c'est entendu. Tu le deviendras peut-être; en tous cas, tes électeurs le deviendront sûrement c'est l'essentiel. Mais, en attendant, je veux te donner un conseil: si tu le suis, je demande le crachat grande largeur pour toi — avec ma protection, t'es certain de l'obtenir. — I' faut dès demain car ça presse — déposer sur les bureaux de la chambre la proposition suivante; si tu la fais adopter t'auras ton buste en fonte, perché au haut d'une colonne de pierre d'albâtre qui s'élèvera sur la place Sathonay, à côté de la statue de Jacquart.

Y'là que part :

Je soussigné, ex canut canusant, actuellement député ouvrier radicalisant;

Considérant que la France est pas le pays de Cocagne pour tout le monde, que le populote sait bien et que mes électeurs en particulier s'en aperçoivent;

Considérant que l'homme (ouvrier, fonctionnaire, magistrat, officier, ministre, député, sénateur, etc.), est un animal constitué à peu près comme les autres (moutons, abeilles, frelons, singes, sangsues, ânes, mormons, huitres, etc.); qu'il a besoin de boulotter pour vivre;

Considérant que les prolos ont trop travaillé ces temps, qu'il en est résulté une accumulation si grande de marchandises de toute sorte que les ouvriers n'ont plus rien à se mettre sous la dent et sont dans l'impossibilité de se vêtir et de se loger, eux et leurs familles;

Considérant que, par suite de l'organisation capitaliste que, tous, nous sommes décidés à soutenir, permet pourtant aux agitateurs socialistes de faire prendre au sérieux par les travailleurs certaines doctrines subversives, dangereuses pour la tranquillité de notre digestion et l'avenir de la classe à laquelle vous appartenez;

Considérant que la crise qui sévit actuellement a pour cause l'engorgement du marché; qu'il y a urgence, par conséquent, d'opérer le dégorge-ment; que pour cela faire il est indispensable de trouver des consommateurs;

Considérant que, malgré la vigueur de nos procédés, les renkinos, aidés par les chinois, se contentent de têter de nos soldats et refusent obstinément de consommer les objets créés par les producteurs français qui, eux, meurent littéralement de faim;

Considérant l'impossibilité archi-provée de créer de nouveaux débouchés, même à coups de canon;

Considérant que, malgré la vivacité de notre désir patriotique d'absorber nous-mêmes une plus grande quantité de marchandises pour opérer un vide qui soulagerait immédiatement les ouvriers en leur permettant de travailler afin de le combler, nous sommes incapables de le faire, sous peine d'occasionner l'éclat de nos sous-ventrières; que moi-même, ayant voulu dernièrement accomplir un sacrifice au dessus de mes forces, j'ai été cloué trois jours sur un lit de douleurs, victime d'une insurrection immodérée de mollusques (huitres), insurrection opérée pour rendre service à mes électeurs qui en sont réduits depuis longtemps à la portion congrue mais qui, j'en suis persuadé, me seront reconnaissants de l'effort que j'ai fait pour essayer de soulager leurs souffrances;

Considérant que, en désespoir de cause et comme dernière ressource, nous devons nous adresser à ceux qui remplissent des caisses de l'Etat et leur fournir les moyens d'opérer le dégorge-ment que nous sommes incapable d'opérer nous-mêmes;

Considérant que ces moyens consistent seulement à la mise à la disposition des travailleurs affamés d'une somme proportion-

née à la quantité de marchandises à écouler; Je propose à la commission des ouvriers sans travail de Lyon, l'adoption du projet de loi suivant:

LOI D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

ART. 1^{er} ET UNIQUE — Une première somme de cinq cents millions est mise à la disposition des chambres syndicales et associations ouvrières de France, pour être distribuée à leurs membres sans travail ainsi qu'à tous les ouvriers victimes de la crise.

signé: *Brialou.*

Velà !

Je termine, mon vieux, en te recommandant bien de ne pas craindre de tarabuster tes collègues. Fais leur bien sentir surtout que ton projet, en dehors de la révolution, est le seul moyen d'obtenir le rétablissement général du roulement de gencives. S'ils font les mains et qu'i' te disent que ça que tu proposes est impraticable, s'ils te parlent du bouclage du budget, du machin et du chose, eh ben! retire ton projet et pis gueule leux bien fort qui n'ont qu'à nous passer le manche de la poêle, que nous nous chargeons de faire tourner le mâtefain

Jean CHARRETIER.

Echos littéraires

J'ai achevé la lecture de "Jack" et j'éprouve une violente rage (je maintiens le pléonasme) contre l'auteur de ce livre qui s'est borné à étaler une plaie sociale.

Les étalagistes d'infirmités, vraies ou fausses, de nos fêtes balladoires, eux du moins, ont le courage de demander l'aumône monnayée pour se guérir, tandis que Daudet, lui, reste neutre, il ne demande rien!

Cependant, je crois que "Jack" et ses pareils qui souffrent mais bien, n'ont pas été créés pour souffrir mais bien, comme toute œuvre naturelle, pour jouir de l'existence.

Cécile, bien qu'elle soit fille de bourgeois, n'est-elle pas victime aussi de notre organisation sociale?

Comment se fait-il qu'un homme traitant un pareil sujet et l'ayant disséqué comme il l'est ne se soit pas insurgé contre une société qui laisse s'accomplir de pareils dénis d'humanité?

Vous ne l'avez pas fait, M. Daudet! je vous tiens pour un châtre.

ETLOVER.

MOUVEMENT SOCIAL

LYON — La Commission des ouvriers sans travail continue à remplir son mandat avec énergie; après s'être adressée à la municipalité et à l'Etat, elle vient d'étendre énormément son action en jetant les bases d'une fédération des ouvriers sans travail de France.

Elle est parvenue à faire cesser les poursuites contre trois pauvres femmes sur le point d'être expulsées par leur propriétaire, le sieur Gariod, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

Bravo! braves amis.

Ouvriers, méfiez-vous des bombes qui cassent des carreaux, qui éclatent sans atteindre personne; méfiez-vous surtout des personnages suspects à *impériale blonde*, si-

gnalés par les journaux; ces individus pourraient trouver leur place dans la galerie policière du Cri du peuple.

VIENNE — Dimanche, 26 octobre, grande réunion ouvrière, avec le concours de nos amis Brugnot, Farjat, Deloche.

Ordre du jour: De la crise économique. Cette réunion est organisée au bénéfice des ouvriers sans travail de Lyon et St Etienne.

MONTLUÇON — RÉUNION du 4 octobre. — 2500 personnes dans la salle et autant dehors. La presse de la localité est représentée, ainsi qu'un journal de Lyon.

Le citoyen Camut, élu président, fait un émouvant tableau de la misère des travailleurs de Montluçon, puis donne la parole aux orateurs. Le premier, un conseiller d'arrondissement opportuniste, s'en remet aux soins du gouvernement et de la commune du soin de venir en aide aux ouvriers sans travail. Le second, du même corps mais radical, conclut par l'ouverture de travaux au moyen des millions que l'on donne au clergé et ceux que l'on engloutit dans l'expédition du Tonkin. Puis, notre ami Dormoy prend la parole.

Il regrette l'absence des députés Châtemille et Simonnot, des circonscriptions de Montluçon, celle des conseillers généraux et municipaux qui, lors des élections, s'empressent de quémander les suffrages de la classe ouvrière, mais brillent toujours par leur absence lorsque celle-ci les appelle à sa barre. Il démontre que bonapartistes, orléanistes, henriquinistes et radicaux se trouvent tous d'accord pour jeter la faute de la crise sur le gouvernement actuel; il ajoute qu'en langue vulgaire ceci veut dire: ôte-toi de là que je m'y mette. Il veut bien croire à la sincérité des citoyens Cromariat et Boissier, mais, dit-il, il ne faut pas connaître la première lettre de la question économique pour soutenir une thèse aussi fautive devant une population aussi socialiste que celle de Montluçon.

Ceci exposé, notre ami entre en matière. Que les pouvoirs publics, municipalité et gouvernement, qui ne font qu'un avec la classe capitaliste, ne puissent se laver les mains ou se désintéresser des crises déchainées par cette dernière, par son incapacité en matière de direction industrielle et commerciale, cela n'est plus à établir — malgré les déclamations de la presse bourgeoise.

Si j'ai pris la parole, c'est que je veux chercher sous quelle forme la bourgeoisie gouvernementale et la bourgeoisie municipale, qui doivent intervenir, pourraient intervenir efficacement, pour prouver l'erreur de M. Cromariat opportuniste et celle de M. Boissier, radical.

La crise dans laquelle nous sommes entrés depuis plus de 15 mois est une des crises de surproduction qui, depuis 1825, — c'est-à-dire depuis l'intervention de la machine dans le mode de production — se sont produites régulièrement tous les dix ans. Elles tiennent à trois causes principales:

1° C'est d'abord l'état anarchique de la production moderne: chaque pays, pour ne pas dire chaque fabricant, produit en vue du marché universel à approvisionner, comme s'il était seul. Comment, dans de pareilles conditions, n'arriverait-il pas nécessairement un moment où la production, sans règle, sans statistique applicable, de milliers d'industriels se faisant une concurrence effrénée, aurait pour résultat l'encombrement du marché par conséquent le chômage, la misère, la famine.

2° C'est l'impossibilité pour la fabrication privée d'envoyer ou d'arrêter la production lorsque le marché est déjà encombré. Les capitaux de plus en plus considérables qu'exige un outillage perfectionné, capitaux qu'il faut de plus en plus emprunter et dont l'intérêt ne cesse de courir, font des fabricants d'aujourd'hui autant de juifs errants d'un nouveau genre auxquels toute halte est interdite jusqu'à la culbute finale.

3° C'est enfin la puissance de consommation des masses ouvrières que le salariat réduit de plus en plus. Sur les 29 milliards de la production annuelle de l'Angleterre, le prolétariat anglais ne reçoit, en salaires, que 7 milliards, soit, en ce qu'il produit et ce qu'il peut acheter ou consommer, un écart de 22 milliards.

Ces trois causes, loin de tendre à disparaître, dit notre ami Dormoy, s'accroissent, se développent et sont inévitablement appelées à se

multiplier et à s'intensifier;

1° Plus la productivité du travail augmente, plus la différence s'accroît entre la production et la consommation ouvrière;

2° Plus l'outillage se monstruosifie, plus il entraîne de frais et moins ses propriétaires en sont maîtres, moins ils peuvent le régler;

3° Plus les pays, jusqu'alors restés agricoles, deviennent manufacturiers et plus, avec le resserrement des marchés extérieurs, les engorgements se précipitent.

Contre de pareilles crises qui mettent à nu toute l'absurdité du prétendu ordre actuel, puis qu'elle font surgir la misère de la surabondance des richesses, la société bourgeoise et individualiste, tant réactionnaire que républicain opportuniste et radical, ne peut absolument rien; ou elle ne peut les conjurer que par un mal plus grand — la guerre.

Oui, les guerres, les grandes guerres comme celle de 1870-71, entre la France et l'Allemagne, en entassant ruines sur ruines, dévastations sur dévastations, peuvent reculer, pour le pays qui en fait les frais, ces fatales échéances. C'est ainsi que nous avons échappé non pas (quoique vaincus) comme le voulait l'ignorance publique (mais parce que vaincus) à la crise générale de 1872-73; il n'y a pas eu de surproduction avec ses conséquences homicides de producteurs sans travail et sans moyens d'existence, parce qu'il y a eu surdestruction de produits et de producteurs à la fois.

Trois mois de pillage tous les 8 ou 9 ans auraient, dans des conditions plus humaines, le même résultat.

Mais en dehors de l'équilibre, aussi pathologiquement rétabli entre l'offre et la demande, tous les autres prétendus remèdes sont, ou de nul effet ou nuisibles; tels, par exemple, les projets présentés par les citoyens Cromariat, opportuniste, et Boissier, radical, n'aboutiraient qu'à engorger d'avantage le marché, c'est-à-dire à porter de l'eau à la rivière, à une inondation.

La commune et l'Etat, comme en 1848, sans se préoccuper de leurs véritables intérêts, emploient indistinctement tous les bras inoccupés aux seuls travaux de terrassement.

Pour Lyon par exemple, on procédera, ainsi qu'il est réclamé, au remblaiement des fossés d'enceinte. Mais comme ces travaux, décidés depuis longtemps, seront simplement avancés de quelques mois, qu'obtiendra-t-on? de faire végéter de malheureux ouvriers; d'occuper les métallurgistes, les teinturiers et les canuts sans travail de l'heure présente, au détriment des terrassiers qui, pendant des années se trouveront ensuite sans ouvrage, en plein chômage, parce que le travail qui leur était réservé aura été fait par d'autres.

(A suivre).

Nous recevons, trop tard pour les publier aujourd'hui, deux lettres du citoyen Fouilland. — A huitaine.

SOUSCRIPTION

Permanente

POUR LA PROPAGANDE SOCIALISTE

Groupe l'Emancipation	1.50
Un ami de la Justice	» 20
Reliquat chez Deville	» 55
» » »	» 20
» » »	» 25
Bourbaki, 2 ^e versement	1. »

3.70
Listes précédentes. 23.85
A ce jour.. 27.55

LYON - SOCIALISTE

est en vente à Paris

chez COURCHINOUX, fils, rue Mouffetard, 67.
— DERVEAUX, rue d'Angoulême, 32.
— FAYET, rue du Temple, 113.
— JEANNESSON, rue Pastourelle, 37.
— MAGNIÈRE, rue Monge, 13.
— CHONMORU, place St Michel, 6.
— HENNET, rue Berthe, 25.
— LECOURTOIS, rue Daubenton, 38,
et au kiosque Roux, boulevard du Palais.

PETITE CORRESPONDANCE

PARIS — P.L. Reçu treize francs. Merci.
R.Z. Reçu cinq francs. Merci.
ALAIS — Merci de votre envoi. — Correspondance parue.
LYON — CH. Nous n'avons pu insérer l'article tel qu'il est. — Paraîtra modifié.

PARTI OUVRIER

RÉUNION PLÉNIÈRE vendredi, 31 octobre, Comptoir de Genève, avenue de Saxe, angle de la rue de Sèze.

Groupe l'Emancipation — RÉUNION PUBLIQUE le dimanche, 2 Novembre, à 2 heures du soir, avec le concours des rédacteurs de Lyon socialiste, salle Despland, 6^{de} rue de la Croix-Rousse, 2, au 1^{er}.

Ordre du jour: La crise économique; ses causes, des remèdes à y apporter.

Les adversaires du Socialisme sont spécialement invités.

Entrée: 10 centimes.

PROPAGANDE RÉPUBLICAINE SOCIALISTE

A. LECOURTOIS, courtier en librairie, 28, rue Daubenton, — PARIS

Livraison immédiate à domicile à raison de 50 centimes et 1 fr par semaine de tous les ouvrages et brochures ayant trait au socialisme, à l'histoire et à la littérature

en général:

J.GUESDE	La loi des salaires	» 30 ^c	H.BRISSAC	Résumé populaire du socialisme	» 20 ^c
	Le Collectivisme au Collège de France	» 20 ^c		Vive la République Européenne!	» 50 ^c
	Le Programme du Parti ouvrier, son histoire, ses considérants et ses articles	1 ^f »	L.PEMJEAN	Le Socialisme expérimental	» 15 ^c
P.LAFARGUE	Le droit à la paresse	» 35 ^c		Plus de frontières	» 25 ^c
	Socialisme utopique et soc. scientifique	» 50 ^c	B.MALON	Histoire du socialisme, par séries à	» 50 ^c
	Cours d'économie sociale, brochures à	» 10 ^c		et par volumes, à différents prix	
G.DEVILLE	Le capital de Karl Marx, résumé et accompagné d'un aperçu sur le socialisme scientifique.	3 ^f »		Le nouveau Parti, 2 vol. à	1 ^f 50 ^c
	Cours d'économie sociale, brochures à	» 10 ^c	E.GAUTIER	Le Darwinisme social	1 ^f »

Etc., etc..

Les conditions indiquées plus haut ne s'appliquent qu'à Paris seulement. — Pour la province, au comptant, contre mandat-poste à la charge du destinataire.

INSTITUTION MARET, rue Bodin, 3 LYON.

Le Gérant, L. PERRIN.

Lyon — Imp. Vacher, rue Champier, 4.